

L. J. Smith



Prémonitions

(La trilogie)

Tome 1 : Étranges pouvoirs

Tome 2 : Possédés

Tome 3 : Passion

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Isabelle Saint-Martin

Michel
LAFON

Titre original :
The Dark Visions Trilogy

The Strange Power © 1994, Lisa J. Smith
The Possessed © 1995, Lisa J. Smith
The Passion © 1995, Lisa J. Smith

© Éditions Michel Lafon, 2010, pour la traduction française.
7-13, boulevard Paul-Émile-Victor – Île de la Jatte
92521 Neuilly-sur-Seine Cedex

www.michel-lafon.com

Étranges pouvoirs



Tome 1

*Pour Max,
qui m'a apporté le soleil.*



Quand on organise une soirée, on n'invite pas la sorcière du coin, même si elle est très belle. C'était ça, l'ennui.

Je m'en fiche, songea Kaitlyn. Je n'ai besoin de personne.

Au beau milieu du cours d'histoire, elle écoutait Marcy Huang et Pam Sasseen programmer une fête pour ce week-end. Elle ne pouvait s'empêcher de les entendre : M. Flynn parlait d'une voix tellement douce, comme s'il s'excusait, qu'il ne pouvait couvrir leurs chuchotements excités. Kait prêtait l'oreille, mine de rien, en regrettant de ne pouvoir s'en aller. Alors elle griffonnait sur son cahier quadrillé.

Elle était habitée de sentiments contradictoires. Elle détestait Marcy et Pam, et souhaitait leur mort ou au moins un bel accident qui les traumatiserait et leur gâcherait la vie. En même temps, elle aurait terriblement aimé être invitée. Ce n'était pas comme si elle tenait à être la fille la plus populaire, la plus admirée du lycée. Elle se ferait une place qui n'appartiendrait qu'à elle.

Les autres diraient :

– Oh, cette Kaitlyn, elle est bizarre mais qu'est-ce qu'on ferait sans elle ?

Et ce serait parfait, du moment qu'elle aurait sa place.

Seulement ça n'arriverait jamais. Marcy ne penserait jamais à l'inviter, parce qu'il ne lui viendrait pas à l'idée de faire ce que personne n'avait jamais fait. Personne n'invitait la sorcière ; personne ne pensait que Kaitlyn, la jolie fille aux yeux qui faisaient peur, aurait envie de venir.

Et je m'en fiche, se dit-elle encore, le cerveau assailli de pensées. C'est ma dernière année. Encore un semestre à tirer. Ensuite, fini le lycée et j'espère ne plus revoir personne d'ici.

Sauf que c'était bien ça, le problème. Dans une petite ville comme Thoroughfare, tout le monde se voyait sans arrêt, année après année. Ça risquait de durer longtemps...

Pas d'échappatoire possible. Si elle avait pu entrer dans une grande université, ç'aurait été une autre histoire. Mais elle avait raté la bourse pour la fac de lettres... De toute façon, il y avait son père. Il avait besoin d'elle, et puis l'argent manquait. Il comptait sur elle. C'était l'université du coin ou rien.

Les années à venir s'annonçaient mornes comme l'hiver dans l'Ohio, une succession de salles de classe mal chauffées, d'heures de cours qui n'en finiraient pas, avec des filles qui prépareraient des fêtes sans l'inviter. À jamais exclue. À jamais triste, rêvant d'être vraiment une sorcière pour pouvoir leur balancer à tous le sort le plus hideux, le plus douloureux qui soit.

Plus elle fantasmait, plus elle griffonnait. Ou plutôt, c'était sa main qui griffonnait, son cerveau était occupé

ailleurs. Si bien qu'en baissant la tête, elle vit soudain ce qu'elle avait dessiné.

Une toile d'araignée.

Mais l'étonnant, c'était ce qui apparaissait dessous en filigrane. Deux yeux.

Énormes, ronds, avec des cils immenses. Des yeux de Bambi. Ou d'enfant.

Prise d'un brusque vertige, elle eut l'impression de tomber. Comme si le dessin s'ouvrait pour l'accueillir. Sensation horrible... mais familière. Cela lui arrivait chaque fois qu'elle traçait ce genre d'esquisse. Le genre qui se réalisait – et qui lui avait valu de se faire traiter de sorcière.

Elle bondit en arrière, au bord de la nausée.

Oh non ! songea-t-elle. Pas aujourd'hui... pas ici, au lycée... Ce n'est qu'un gribouillis, ça ne veut rien dire.

Pitié ! Que ça le reste...

Mais elle sentait son corps se crispier, se glacer à la perspective de ce qui allait arriver.

Un enfant. Elle avait dessiné les yeux d'un enfant. Donc, un enfant était en danger.

Mais lequel ? En examinant l'espace sous les yeux, elle sentit comme une saccade dans la main. Ses doigts semblaient déjà dire quelle forme il fallait tracer là. Un petit demi-cercle, légèrement incurvé sur les bords. Un nez retroussé. Un large cercle. Une bouche, bée de surprise et de douleur. Une courbe au-dessous pour indiquer le menton.

Une série de longues vagues pour les cheveux... et la démangeaison lâcha la main de Kait.

Elle laissa échapper un soupir.

C'était tout. Une jolie petite fille à la lourde chevelure ondulée, avec une toile d'araignée sur le visage.

Il allait se passer quelque chose entre une enfant et une araignée. Mais où ? Et quelle enfant ? Quand ?

Aujourd'hui ? La semaine prochaine ? L'année prochaine ?

Ça ne suffisait pas.

Ça ne suffisait jamais. C'était l'aspect le plus terrible du terrible don de Kaitlyn. Ses dessins étaient toujours justes, ils correspondaient toujours à une réalité qu'elle finissait par découvrir dans la vraie vie.

Mais jamais à temps.

Alors, là, que pouvait-elle faire ? Traverser la ville armée d'un mégaphone pour crier à tous les enfants de se méfier des araignées ? S'introduire au cours élémentaire pour y rechercher les filles aux cheveux ondulés ?

Même si elle tentait de les prévenir, les gamines s'enfuiraient. Comme si elle était responsable de ce qu'elle annonçait.

Les traits du dessin commençaient à se tordre. Elle cligna des paupières. Il y avait juste une chose qu'elle ne pouvait pas faire, c'était pleurer. Parce que Kaitlyn ne pleurait jamais.

Jamais. Pas une fois depuis que sa mère était morte, alors qu'elle avait huit ans. Depuis lors, Kait ravalait ses larmes.

Il y eut un remue-ménage aux premières rangées. La voix de M. Flynn, d'habitude si douce et mélodieuse qu'elle vous berçait au point de parfois vous endormir, s'interrompit.

Chris Barnable, un garçon qui travaillait comme assistant, avait apporté un morceau de papier rose. Une convocation.

Kaitlyn vit M. Flynn la prendre, la lire, puis promener

son regard sur la salle en plissant le nez pour remonter ses lunettes.

– Kaitlyn, la proviseure vous attend dans son bureau.

Elle avait déjà ramassé ses livres. Très droite, la tête haute, elle remonta l'allée pour attraper le papier où était écrit : « Kaitlyn Fairchild, au bureau de la proviseure, immédiatement ! » Les mots lui sautaient aux yeux comme une menace imminente.

– Encore des ennuis ? lança une voix sournoise.

Kaitlyn n'aurait pu dire de qui il s'agissait, d'ailleurs elle ne voulait pas le savoir. Elle préféra sortir à la suite de Chris.

Encore des ennuis, en effet, songea-t-elle en descendant l'escalier. Qu'avaient-ils tous contre elle ? Ces excuses « signées par son père » de l'automne dernier ?

Elle manquait souvent les cours parce qu'il arrivait qu'elle n'en puisse plus. Dans ces moments-là, elle se rendait à Piqua Road, là où se trouvait une ferme, et elle dessinait. Personne ne venait l'embêter.

– Désolé si je vous ai apporté une mauvaise nouvelle, s'excusa Chris Barnable en s'arrêtant devant le bureau. Je veux dire... si c'est une mauvaise nouvelle...

Kaitlyn lui jeta un regard inquisiteur. Beau jeune homme, le cheveu brillant, l'œil doux... il lui rappelait Hello Sailor, son cocker quand elle était petite. Néanmoins, elle ne se laisserait pas avoir.

Les garçons, ça ne valait rien. Kait savait très bien pourquoi ils faisaient les gentils : elle avait hérité du teint laiteux de sa mère et de sa flamboyante chevelure d'Irlandaise, ainsi que sa mince silhouette.

En revanche, ses yeux n'appartenaient qu'à elle et là, elle s'en servit sans pitié, posant sur Chris ses prunelles

de glace, ce qu'elle évitait en règle générale de faire à ses malheureux interlocuteurs.

Il blêmit.

Typique de la façon dont réagissaient les gens dès qu'ils s'avisèrent de croiser son regard... Personne n'en avait de semblable : bleu ardoise, à l'iris et à la prunelle cerclées de marine.

Son père les trouvait tellement beaux qu'il racontait que les fées s'étaient penchées sur son berceau. Mais il y avait des gens pour en dire tout autre chose. Depuis toujours, Kaitlyn était au courant des rumeurs... qu'elle avait des yeux bizarres, démoniaques. Des yeux qui voyaient ce qu'ils n'auraient pas dû.

Parfois, comme en ce moment, elle s'en servait comme d'une arme. Elle fixa Chris Barnable jusqu'à ce que le pauvre garçon en recule d'effroi. Alors seulement, elle baissa les paupières d'un air modeste.

Cela ne lui procura qu'un bref instant de triomphe, assez écœurant. Quelle fierté y avait-il à intimider un brave toutou ? Cependant, elle était trop angoissée en ce moment pour s'arrêter sur ces considérations.

Une secrétaire lui fit signe d'entrer chez la proviseure et, s'armant de courage, Kait poussa la porte.

Mme McCasslan était là, mais pas seule. À côté de la proviseure se tenait une jeune femme mince au teint bronzé et aux courts cheveux blonds.

– Félicitations ! lança celle-ci d'emblée.

Elle s'était levée d'un mouvement vif et gracieux.

Kaitlyn ne bougea pas. Elle ne savait que penser. Mais, d'un seul coup, elle fut envahie d'un sentiment prémonitoire.

Ça y est ! Voilà ce que tu attendais.

Elle ne savait même pas qu'elle attendait quelque chose.

Mais si, bien sûr ! Et ça y est !

Dans cinq minutes, ta vie aura complètement changé.

– Je m'appelle Joyce, reprit la jeune femme. Joyce Piper. Vous ne vous souvenez pas de moi ?



Cette femme lui rappelait quelque chose. Ses fins cheveux blonds lui collaient au crâne comme la fourrure d'un phoque mouillé et elle avait d'étonnantes prunelles aigue-marine. Elle portait un beau tailleur rose, mais marchait comme une prof d'aérobic.

Les souvenirs jaillirent à l'esprit de Kaitlyn :

- Le contrôle de la vue !
- Exactement ! approuva Joyce. Que vous rappelez-vous, au juste ?

La proviseure, petite femme rondelette et très jolie, restait assise, ses mains couvertes de bagues croisées sur son bureau. Elle semblait sereine, mais très intéressée par ce qui se passait.

Bon, au moins, je n'ai pas d'ennuis. Mais alors, qu'est-ce qui se passe ?

- N'ayez pas peur, Kaitlyn, dit la proviseure, et asseyez-vous.

Kait s'assit, aussitôt imitée par Joyce.

- Je ne mords pas, ajouta celle-ci, bien qu'elle ne l'ait

pas quittée une seconde de ses yeux aigue-marine. Alors, que vous rappelez-vous ?

– C’était juste un examen, comme chez l’ophtalmologue, dit Kaitlyn lentement. Je croyais qu’il s’agissait d’un programme expérimental...

Quand un nouveau programme était créé, on allait toujours l’essayer dans l’Ohio, tant sa population était représentative du reste de la nation. De vrais cobayes.

Joyce eut un mince sourire.

– C’était bel et bien un programme expérimental. Mais nous n’examinions pas vraiment la vue. Vous rappelez-vous le test au cours duquel vous avez dû recopier les lettres que vous distinguiez ?

– Ah... oui.

Ce n’était pas facile de se le rappeler, dans la mesure où tout ce qui s’était passé durant cette séance ne lui laissait que de vagues souvenirs. Ça remontait à l’automne dernier, en octobre. Joyce était entrée dans la classe pour demander la coopération des élèves. Après quoi, elle les avait guidés, le temps de faire des « exercices de relaxation » et Kait s’était si bien relaxée qu’elle n’en gardait qu’un souvenir des plus flous.

– Vous avez distribué à tout le monde un crayon et un morceau de papier, énonça-t-elle d’un ton hésitant. Ensuite, vous avez projeté des lettres sur un écran, de plus en plus petites. J’arrivais à peine à les écrire. J’étais tellement... molle...

– Ce n’était qu’une légère hypnose pour vous aider à surmonter vos inhibitions. Ensuite ?

– J’ai continué à recopier les lettres.

– Exactement.

– Et alors ? J’ai une bonne vue ?

– Je n’en sais rien, dit Joyce avec un nouveau sourire.

Vous voulez savoir ce qu'a donné votre test, Kaitlyn ? Nous projetions des lettres sans cesse plus petites... jusqu'à ce qu'il n'y en ait plus du tout.

– Plus du tout ?

– Non, pas dans les vingt derniers cadres. Il ne restait que des points. Même avec une vue de faucon, vous n'auriez rien pu distinguer d'autre.

Une sueur froide coula dans le dos de Kaitlyn.

– Moi, je voyais des lettres, insista-t-elle.

– Je le sais. Mais pas avec vos yeux.

Un silence de plomb tomba sur la pièce.

Le cœur de Kaitlyn battait à tout rompre.

– Nous avions quelqu'un dans la pièce d'à côté, reprit Joyce. Un jeune diplômé au fort pouvoir de concentration, qui était, lui, en train de regarder une liste de lettres. C'est pour ça que vous en avez vu, Kaitlyn. Vous les distinguiez à travers ses yeux. Vous vous attendiez à voir des lettres alors vous gardiez l'esprit ouvert... et vous avez capté tout ce qu'il percevait.

– C'est quoi, cette histoire ? marmonna Kaitlyn.

Non, pas ça ! Pas un autre pouvoir spécial, pas encore une malédiction...

– Ça s'appelle la vision à distance. La perception d'un événement au-delà des limites des sens habituels. Vos dessins sont une vision à distance d'événements... qui parfois ne se sont pas encore produits.

– Qu'est-ce que vous en savez, de mes dessins ?

Submergée par une vague d'émotions, Kait se leva soudain. Qui était cette inconnue qui arrivait là pour la crisper... et qui parlait maintenant de ses dessins ? Alors que les gens de Thoroughfare avaient au moins la décence de ne pas les évoquer devant elle ?

– Je vais vous dire ce que j'en sais, répliqua Joyce d'une voix douce mais décidée. Je sais que vous avez découvert votre don quand vous aviez neuf ans. Un petit garçon du quartier avait disparu...

– Danny Lindenmayer, énonça vivement la proviseure.

– Danny Lindenmayer, répéta Joyce sans quitter Kait des yeux. Et la police faisait du porte-à-porte à sa recherche. Vous dessiniez alors que votre père s'entretenait avec un agent. Vous avez tout entendu. Et quand vous avez terminé votre dessin, vous vous êtes retrouvée devant une scène que vous ne compreniez pas, qui représentait des arbres et un pont... et quelque chose de carré.

Abasourdie, Kaitlyn hocha la tête. Ce souvenir la hantait, la première scène qu'elle ait jamais dessinée, si sombre, si terrifiante... Elle s'était alors juste rendu compte que ses mains avaient tracé quelque chose de terrible. Sans pouvoir expliquer pourquoi.

– Et le lendemain, à la télévision, vous avez vu l'endroit où on a trouvé le corps du petit garçon. Sous un pont, avec des arbres à côté... dans un cageot.

– Quelque chose de carré, souffla Kaitlyn.

– Ça correspondait exactement à votre dessin, alors que vous ne pouviez pas connaître cet endroit. Le pont se trouvait à cinquante kilomètres de chez vous, dans une ville où vous n'étiez jamais allée. Quand votre père a vu les informations à la télévision, il a reconnu votre dessin lui aussi... et ça l'a émerveillé. Il s'est mis à le montrer partout en racontant ce qui s'était passé. Mais les gens ont mal réagi. Déjà, ils vous trouvaient étrange, avec vos yeux... Seulement là... ça commençait à faire beaucoup. Ils n'ont pas aimé ça. Et comme ça ne cessait

pas de se produire, comme vos dessins se réalisaient régulièrement, ils ont pris peur.

– Et Kaitlyn a développé une sorte de complexe comportemental, intervint doucement la proviseure. Elle est instinctivement rebelle et craintive, comme un poulain. Mais aussi ombrageuse et froide. Sur la défensive.

Kaitlyn lui jeta un regard mauvais mais sans conséquence. La voix tranquille de Joyce l'avait quelque peu désarmée.

– Ainsi, vous savez tout sur moi, maugréa Kait. J'ai donc un complexe comportemental. Alors qu...

– Vous n'avez pas de complexe comportemental ! coupa Joyce l'air presque choquée. Vous avez un don authentique. Vous ne comprenez pas ? Vous ne vous rendez pas compte à quel point vous êtes unique, extraordinaire ? Sur cette terre, il n'existe qu'une poignée de gens capables de faire ce que vous faites. À travers les États-Unis, nous n'en avons trouvé que cinq.

– Cinq quoi ?

– Cinq élèves, en terminale, comme vous. Tous doués de capacités différentes, bien sûr ; aucun d'entre vous ne peut faire la même chose. Mais c'est tant mieux, c'est exactement ce que nous recherchions. Nous allons pouvoir mener différentes expériences.

– Vous voulez faire des expériences sur moi ?

– Ne nous emballons pas. Je vous explique : je viens de San Carlos, en Californie...

Ce qui expliquait le bronzage.

– ... et je travaille pour l'institut Zetes. C'est un tout petit laboratoire fondé l'année dernière grâce aux subventions de la fondation Zetes. Monsieur Zetes est... comment vous dire... un homme fantastique, le président d'une grosse société de la Silicon Valley. Mais il

s'intéresse avant tout aux phénomènes parapsychologiques, à la recherche sur le paranormal.

Joyce marqua une pause et repoussa une mèche blonde de son front. Concentrée sur son sujet.

– Il a tout parié sur un projet immense, et c'est lui qui a eu l'idée de sélectionner dans les lycées du pays les élèves de terminale au plus fort potentiel médiumnique, les cinq ou six meilleurs du pays, et de les amener en Californie afin d'y passer une année de tests.

– Une année.

– C'est cela, la grande idée. Au lieu de vous faire passer quelques tests sporadiques, nous pourrions les mener quotidiennement, selon un programme régulier ; ainsi nous pourrions opérer des transformations dans vos pouvoirs à l'aide de vos biorhythmes, de votre régime alimentaire...

Joyce s'interrompt brusquement et lui prit les mains.

– Kaitlyn, ouvrez votre carapace et écoutez-moi une minute, voulez-vous ?

Kait sentit ses paumes frémir dans celles de la femme ; incapable de se détacher des prunelles aigue-marine, elle déglutit.

– Kaitlyn, je ne suis pas ici pour vous nuire, au contraire. Je vous admire énormément. Vous possédez un don formidable. Je voudrais l'étudier... J'ai passé ma vie à me préparer pour ça. J'ai un diplôme de parapsychologie, j'ai travaillé au Laboratoire du rêve à Maimonides, à la Fondation des sciences de l'esprit à San Antonio et au Laboratoire de recherche de la mécanique des anomalies de Princeton. J'ai toujours rêvé de rencontrer un sujet comme vous. Ensemble, nous pourrions prouver que ce que vous faites est réel. Nous en obtiendrons une preuve scientifique irréfutable. Nous pourrions

montrer au monde que la perception extrasensorielle existe.

Elle s'arrêta et l'on entendit tourner une photocopieuse dans le bureau voisin.

– Il y aura aussi des avantages pour Kaitlyn, intervint Mme McCasslan. Je pense qu'il est temps de les lui exposer.

– Ah oui !

Joyce lui lâcha les mains pour ouvrir devant elle un dossier.

– Vous irez dans un excellent lycée de San Carlos pour y finir votre terminale. Vous serez logée à l'institut avec les quatre autres élèves que nous avons sélectionnés. Nous procéderons aux tests l'après-midi, mais ça ne prendra pas longtemps, juste une heure ou deux par jour. À la fin de l'année, vous recevrez une bourse pour l'université de votre choix. Une bourse généreuse.

– Très généreuse, renchérit Mme McCasslan.

Kaitlyn ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil aux papiers qu'on lui présentait.

– C'est... c'est à partager entre nous ?

– C'est pour vous toute seule.

Elle en fut prise de vertige.

– Vous aiderez la science, dit Joyce. Et ce pourrait être un nouveau départ pour vous. Personne, à votre nouvelle école, n'aura besoin de savoir pourquoi vous êtes là ; vous serez une élève comme les autres. À l'automne prochain, vous pourrez entrer à Stanford ou à l'université de San Francisco... San Carlos est juste à une demi-heure au sud. Ensuite, vous serez libre, vous pourrez aller où vous voudrez.

Un vrai vertige.

– Vous allez aimer la baie de San Francisco, le soleil, les plages... Vous rendez-vous compte qu'il y faisait vingt-deux degrés hier, quand je suis partie ? Vingt-deux degrés en hiver ! Les séquoias... les palmiers...

– Je ne peux pas, dit-elle faiblement.

Joyce et la proviseure la dévisagèrent d'un air consterné.

– Je ne peux pas, répéta-t-elle en se renfermant dans sa carapace.

Mieux valait qu'elle n'en sache pas davantage, de peur de se laisser attirer par l'image resplendissante que Joyce lui présentait.

– Vous ne voulez pas vous en aller ? insista celle-ci doucement.

Kaitlyn en avait tellement envie qu'elle se faisait l'effet d'un oiseau en train de battre des ailes contre une vitre. Sauf qu'elle n'avait jamais trop su ce qu'elle ferait une fois partie. Elle s'était juste dit : *il doit exister quelque part un endroit où je me sente bien.*

Elle n'avait jamais pensé que ce pourrait être la Californie, c'était presque trop beau pour être vrai. Et puis tout cet argent...

Mais son père ?

– Vous ne comprenez pas. C'est mon père. Je ne me suis jamais éloignée de lui depuis que ma mère est morte, et il a besoin de moi. Il n'est pas... Il a vraiment besoin de moi.

Mme McCasslan prit un air bienveillant. Elle connaissait évidemment le père de Kaitlyn, ancien professeur de philosophie des plus brillants, auteur de plusieurs livres de référence. Mais après la mort de son épouse, il était devenu bizarre. Maintenant, il chantonnait souvent et pratiquait d'étranges métiers pour vivre, qu'il

n'aimait pas beaucoup ; et, lorsqu'une facture arrivait, il se frottait la tête, l'air embarrassé. Il était comme un enfant, mais il adorait Kait et c'était réciproque. Jamais elle ne laisserait rien ni personne lui faire du mal.

Alors le quitter si tôt, avant même d'avoir atteint l'âge d'aller à l'université... et partir aussi loin que la Californie... et pour une année entière...

– C'est impossible.

Mme McCasslan contemplait ses mains grassouillettes.

– Enfin, Kaitlyn, vous ne croyez pas qu'il serait le premier à vous laisser partir ? À vouloir le meilleur pour vous ?

Elle fit non de la tête. Elle refusait d'en entendre davantage. Sa décision était prise.

– N'aimeriez-vous pas contrôler vos dons ? reprit Joyce.

Kaitlyn la regarda.

Elle n'avait pas songé à cet aspect du problème. Les scènes lui venaient à l'esprit quand elle ne s'y attendait pas. Elle ne comprenait jamais ce qui c'était produit avant qu'il ne soit trop tard.

– Je pense que vous pouvez apprendre, dit Joyce. Que nous pourrions apprendre toutes les deux, ensemble.

Alors que Kaitlyn ouvrait la bouche pour répondre, un bruit terrible retentit à l'extérieur.

C'était à la fois un craquement, un grincement et un fracas, tellement énorme qu'il n'avait rien d'ordinaire.

Joyce et Mme McCasslan avaient toutes les deux sursauté et ce fut la petite dame rondelette qui atteignit la porte la première et se précipita vers la rue, Kait et Joyce sur ses talons.

Les gens couraient dans tous les sens à travers Harding Street, faisant crisser la neige sous leurs pas. L'air frais pinça les joues de Kaitlyn ; le soleil traçait des contrastes entre ombre et lumière, offrant à ses yeux une scène d'une netteté parfaite.

Une Clio jaune se trouvait en sens interdit, ses roues arrière sur le trottoir, le côté gauche enfoncé, comme si elle avait été emboutie. Kaitlyn la reconnut : elle appartenait à Jerry Crutchfield, l'un des rares élèves à posséder une voiture.

Sur la chaussée, un break bleu foncé faisait directement face à Kaitlyn, l'avant en accordéon, les phares brisés.

Polly Vertanen, une élève de première, vint interpellé Mme McCasslan :

– J'ai tout vu, madame. Jerry est sorti du parking mais le break allait trop vite et lui est rentré dedans... j'ai tout vu. Il allait trop vite.

– C'est le break de Marian Günter, dit Mme McCasslan brusquement. C'est sa petite fille à l'intérieur. Ne la bougez surtout pas ! Ne la touchez pas !

Kaitlyn ne l'entendait plus.

Elle contemplait le pare-brise du break. Elle n'en avait jamais vu en si mauvais état.

Autour, les gens criaient, couraient, mais c'était à peine si elle les remarquait. Son monde était comme ce pare-brise.

La fillette avait été projetée contre lui, à moins qu'il ne se soit écrasé contre elle. Elle gisait sur le tableau de bord, le front collé à la vitre qu'elle semblait contempler de ses yeux grands ouverts.

Écarquillés. Énormes, ronds, avec de longs cils. Des yeux de Bambi.

Elle avait un petit nez retroussé et un menton arrondi, d'épais cheveux blonds collés contre le verre.

Et ce pare-brise éclaté comme une toile d'araignée qui se superposait au visage de l'enfant.

– Oh non... par pitié, non ! murmura Kaitlyn.

Elle s'accrocha à ce qui lui tombait sous la main, sans même savoir de quoi il s'agissait, jusqu'à ce que quelqu'un la redresse.

Des hurlements de sirènes se rapprochaient. Une foule de plus en plus compacte se formait autour du break, cachant la fillette à la vue de Kaitlyn. Elle connaissait Curt Günter. Cette enfant devait être Lindy, sa petite sœur. Pourquoi ne s'en était-elle pas aperçue à temps ? Pourquoi son dessin ne lui en avait-il pas fait prendre conscience ? Pourquoi n'avait-il pas montré la collision des voitures, avec une date et un lieu, plutôt que cette pathétique frimousse d'enfant ? À quoi est-ce qu'il pouvait lui servir ?... À rien du tout.

– Voulez-vous vous asseoir ? demanda la personne qui la soutenait.

C'était Joyce Piper et elle tremblait.

Kait aussi tremblait, le souffle court. Elle s'agrippa plus fort à la jeune femme.

– Vous croyez vraiment que je pourrais apprendre à contrôler... ce que je vois ?

Elle ne pouvait décidément pas appeler ça un don. L'air de soudain comprendre, Joyce se retourna vers l'accident.

– Je crois. J'espère.

– Il faut me le promettre.

– Je promets d'essayer, Kaitlyn.

– Dans ce cas, c'est d'accord. Mon père comprendra. Les yeux aigue-marine brillèrent davantage.

– J'en suis heureuse. Prévoyez des tenues de printemps.

Cette nuit-là, Kait fit un rêve étrangement réaliste. Elle se trouvait dans une péninsule rocheuse, une langue de terre entourée par l'océan, froid et gris. Les nuages au-dessus de sa tête étaient presque noirs et le vent lui soufflait des embruns en plein visage. Elle en sentait littéralement l'humidité, le froid.

Derrière elle, quelqu'un appela son nom. Mais comme elle se retournait, elle se réveilla.



Kait descendit la passerelle dans un vertige triomphant. C'était la première fois qu'elle prenait l'avion et tout s'était bien passé. Elle avait mâché du chewing-gum aux moments du décollage et de l'atterrissage, fait un tour toutes les heures dans les minuscules toilettes pour se dégourdir les jambes, puis s'était coiffée et avait tiré sur sa robe rouge tandis que l'appareil gagnait sa porte d'arrivée. L'expérience s'était parfaitement déroulée.

Elle était très heureuse. En fait, une fois prise sa décision de partir, son moral s'était renforcé de façon spectaculaire. Dans son séjour à l'institut, elle ne voyait plus une triste nécessité, mais bien le rêve décrit par Joyce : le commencement d'une nouvelle vie. Son père s'était montré d'une gentillesse exemplaire. Il l'avait accompagnée à l'aéroport aussi simplement que s'il s'était agi d'aller au lycée.

Normalement, c'était Joyce qui devait l'accueillir à San Francisco. Cependant, dans la foule qui attendait les passagers, elle ne vit personne. Les gens allaient et venaient et Kait se dirigeait vers la porte d'une démarche

qui se voulait décontractée. Surtout ne pas donner l'impression qu'elle était perdue, qu'elle avait besoin d'aide...

– Excusez-moi.

Elle jeta un regard en coin vers la voix inconnue. Ce n'était pas quelqu'un qui proposait son aide, au contraire, c'était une personne qui quêtait, un type au long manteau cape rouge.

– Pourriez-vous me consacrer quelques minutes ? demanda-t-il d'un ton poli mais insistant, autoritaire.

Avec un accent étranger.

Elle s'écarta, du moins essaya car une main l'en empêcha. Surprise, elle vit de longs doigts bruns étreindre son poignet.

Tu l'auras voulu, abruti ! Furieuse, elle asséna à l'intrus toute la puissance de son regard bleu.

Mais lui le soutint, et ce fut en fait elle qui chancela.

Il avait la peau couleur caramel et des yeux bridés d'un noir profond. L'expression « œil de lynx » vint instantanément à l'esprit de Kaitlyn. Elle ne put s'empêcher de remarquer ses cheveux brun clair, couleur bouleau argenté. Rien de cohérent.

Cependant, ce n'était pas cela qui l'avait fait tituber, mais plutôt la perception de son âge. À travers ses prunelles, des siècles entiers s'écoulaient. Des millénaires. S'il n'avait pas de rides, son expression semblait remonter à l'âge de glace.

Elle n'était pas du genre à crier, pourtant, là, elle voulut hurler.

Elle en fut empêchée par l'étau qui se referma sur son poignet et, avant d'avoir pu pousser un soupir, elle perdit l'équilibre. L'homme la repoussait en direction de la passerelle.

Sauf qu'il n'y avait plus d'avion au bout et qu'ils se retrouvèrent seuls dans ce couloir désert.

– Ne bougez pas et vous n'aurez rien à craindre, dit l'homme fermement.

Elle n'en crut pas un mot. Il devait faire partie d'une secte ou avoir perdu l'esprit. Elle aurait dû se débattre avant, elle aurait dû crier tant qu'elle avait une chance d'être entendue. Maintenant, elle était prise au piège.

Sans lui lâcher le poignet, l'homme fouilla sous son manteau cape.

Il devait chercher un couteau ou un pistolet, songea Kaitlyn le cœur battant. S'il pouvait seulement lui lâcher un peu le bras... si elle pouvait repasser les deux portes donnant sur les couloirs de l'aéroport, où tous ces gens...

– Là, dit l'homme. Je vous demande juste de regarder ceci.

Il brandissait non pas une arme, mais un morceau de papier glacé plié en deux. Une sorte de brochure.

Je n'y crois pas. Il est dingue.

– Regardez, insista-t-il.

Elle ne put faire autrement. À première vue, ça représentait une roseraie entourée de murs, avec une fontaine au milieu et quelque chose de haut et blanc, un peu translucide, comme une colonne à facettes. Et sur l'une de ces facettes se reflétait une rose.

La peur de Kaitlyn ne s'en apaisa pas pour autant. C'était trop bizarre, comme si l'homme s'apprêtait à la frapper.

– Ce cristal... commença-t-il.

Là, elle vit sa chance.

L'étreinte d'acier se desserra légèrement quand il posa les yeux sur la photo. Kaitlyn en profita pour faire un bond en arrière, contente d'avoir choisi des chaussures

à talons pour pouvoir lui en donner un coup sous le menton. L'homme lâcha prise dans un cri.

Kaitlyn frappa les doubles portes de ses mains, surgit dans le couloir et prit ses jambes à son cou, sans regarder derrière elle pour vérifier si l'homme la suivait. Elle se faufilaient entre sièges et téléphones, filant à travers la foule.

Elle ne s'arrêta que lorsqu'elle entendit son nom.

C'était Joyce qui arrivait en face. Jamais Kait n'avait été aussi soulagée de retrouver quelqu'un.

– Désolée... la circulation était terrible... c'est toujours tellement difficile de se garer...

Elle s'interrompit, puis :

– Kaitlyn, qu'est-ce qui se passe ?

Celle-ci lui tomba dans les bras. Maintenant qu'elle était à l'abri, elle avait plutôt envie de rire. Un rire nerveux sans doute. Ses jambes la portaient à peine.

– C'était trop bizarre, balbutia-t-elle. Ce type... de je ne sais quelle secte... il m'a prise par le bras... Il voulait juste de l'argent... mais j'ai cru...

– Il vous a prise par le bras ? Où est-il ?

Kaitlyn eut un geste vague de la main.

– Là-bas. Je lui ai envoyé un coup de pied et je me suis enfuie.

Les yeux aigue-marine scintillèrent.

– Venez. On va le signaler aux autorités.

– Oh... ça va maintenant. Ce n'était qu'un cinglé...

– Ce genre de type, on n'en veut pas, même en Californie...

La sécurité de l'aéroport envoya des vigiles à la recherche de l'homme, mais il avait disparu.

– De toute façon, leur précisa l'employé, il n'aurait

pas pu ouvrir les portes de la passerelle. Elles sont verrouillées.

Kaitlyn préféra ne pas contester. Elle n'avait qu'une envie, oublier l'incident et partir enfin pour l'institut Zetes. Ce n'était pas ainsi qu'elle avait imaginé son arrivée en Californie.

– Allons-y, murmura-t-elle à Joyce.

Dans un soupir, celle-ci obtempéra.

Elles allèrent récupérer les bagages et gagnèrent enfin une petite décapotable verte. Kait avait envie de sauter de joie. Elle venait de quitter cinquante centimètres de neige pour rouler les cheveux au vent.

– Comment va la petite fille de l'accident ? s'enquit Joyce.

– Lindy ? Elle est toujours à l'hôpital. On ne sait pas si elle va s'en tirer.

Kaitlyn serra les dents pour montrer qu'elle n'avait pas envie d'en parler davantage. Joyce changea de sujet.

– Deux de vos camarades sont déjà arrivés à l'institut : Lewis et Anna. Je pense que vous allez bien vous entendre avec eux.

Lewis... un garçon. Kait demanda d'un ton suspicieux :

– Il y a beaucoup de garçons, sur les cinq ?

Joyce lui décocha un regard en coin :

– Trois, malheureusement...

Puis elle lui sourit, amusée. Mais Kaitlyn ne trouvait pas ça drôle. Trois gros ploucs aux hormones en folie.

Elle avait déjà donné, deux ans auparavant, en arrivant au lycée. Elle en avait laissé un l'emmener au lac Érié tous les vendredis et samedis soir et lui avait accordé tout ce qu'il voulait... enfin, presque tout... tandis qu'il ne parlait que de Metallica, des Browns, des Bengals et

de sa Trans-Am rouge pomme d'amour... Autant de choses auxquelles Kaitlyn ne connaissait rien. Elle en avait conclu que les mecs formaient une espèce à part et avait décidé de ne plus les écouter. Néanmoins, elle espérait bien qu'il l'inviterait à une soirée.

Elle avait longuement imaginé la chose. Il viendrait la chercher pour l'emmener dans une de ces grandes maisons sur la colline où elle n'avait jamais été conviée. Elle porterait un ensemble assez simple pour ne pas faire de l'ombre à l'hôtesse. Avec le bras de son petit ami sur l'épaule, elle se montrerait modeste et effacée, s'extasiant sur tout ce qu'elle verrait. Les autres constateraient ainsi qu'ils n'avaient pas affaire à un monstre. On la laisserait entrer... et, peut-être pas d'un seul coup, mais à la longue, on s'habituerait à sa présence.

Raté.

Quand elle avait amené le sujet sur la table, il s'était mis en rogne, pour finalement montrer sa vraie nature. Il n'avait pas l'intention de l'emmener où que ce soit. Elle faisait parfaitement l'affaire dans le noir au bord d'un lac, mais sûrement pas à la lumière du jour.

Ce fut l'un de ces moments où elle eut du mal à ne pas éclater en sanglots. Les dents serrées, elle lui ordonna de la ramener chez elle. Alors il se mit en colère, enrageant un peu plus à mesure qu'ils roulaient. Lorsqu'elle ouvrit la portière, il lâcha :

– De toute façon, j'allais te plaquer. Tu n'es pas une fille comme les autres. Tu es froide.

Froide. Kait avait suivi des yeux la voiture qui s'éloignait. Ainsi, elle n'était pas normale. Bon, elle le savait déjà. Ainsi, elle était froide... il l'avait dit d'une manière assez claire pour qu'elle n'y voie pas que sa personnalité. Il voulait parler d'autre chose.

Très bien. Au fond, mieux valait être froide que de s'emballer pour un mec pareil. Le souvenir de ses paumes humides sur ses bras lui donnait encore des frissons d'horreur.

Ainsi, je suis froide, songea-t-elle en croisant les jambes dans la voiture de Joyce. *Et alors ? Il y a d'autres choses plus intéressantes dans la vie.*

À vrai dire, elle se fichait du nombre de garçons qu'il pourrait y avoir à l'institut. Elle les ignorerait... elle resterait avec Anna. En espérant que celle-ci ne leur courrait pas après.

Et qu'elle t'aimera, couina une petite voix dans sa tête. Kaitlyn envoya promener cette idée en offrant son visage au vent et au soleil.

– C'est encore loin ? demanda-t-elle. J'ai tellement hâte !

– Non ! s'esclaffa Joyce. On arrive.

Elles traversaient maintenant des rues résidentielles. Kaitlyn regardait autour d'elle, le cœur serré. Et si l'institut lui paraissait trop grand, trop intimidant ? Elle imaginait un bâtiment de briques rouges dans le genre du vieux lycée de Thoroughfare.

Joyce engagea sa décapotable dans une allée bordée d'arbres et Kaitlyn écarquilla les yeux.

– C'est là ?

– Oui.

– Mais c'est mauve !

Extrêmement mauve. La façade, les bardeaux, l'encadrement des fenêtres, tout cela était presque violet ; la porte, le balcon qui courait sur toute la façade étaient d'un mauve éclatant. Seuls le toit d'ardoises et les briques de la cheminée avaient gardé leur couleur d'origine.

Kait avait l'impression d'être tombée dans une piscine de jus de raisin. Elle ne savait pas encore si elle aimait ou pas.

– Nous n'avons pas eu le temps de repeindre, expliqua Joyce en se garant. Il fallait d'abord installer les laboratoires au rez-de-chaussée... mais je vous ferai faire le tour, demain. Si nous commençons par vous présenter vos camarades ?

Kaitlyn constatait que l'institut était plus petit et intime que ce qu'elle avait imaginé. C'était là qu'elle allait vivre.

– D'accord, répondit-elle.

La tête aussi haute que possible, elle sortit de la voiture.

– Ne vous inquiétez pas pour vos bagages, dit Joyce. Entrez à l'intérieur, vous trouverez après le hall un escalier sur votre droite. Tout le premier étage vous est réservé, à vous et à vos camarades. J'ai dit à Lewis et Anna que vous n'aviez qu'à vous répartir les chambres vous-mêmes.

Kaitlyn s'avança en s'efforçant de ne pas presser le pas ni de traîner la patte. Inutile de montrer à quiconque combien elle était inquiète. Poussant la porte d'entrée mauve, elle découvrit l'intérieur de la maison, qui était bien différent de la façade ; en fait, il semblait plutôt ordinaire, avec un grand salon à droite et une spacieuse salle à manger sur la gauche.

Ne regarde pas maintenant. Monte.

Ses pieds la portèrent à travers l'entrée carrelée qui séparait ces deux pièces, jusqu'à l'escalier.

Ralentis, respire.

Mais son cœur battait violemment, ses pieds avaient envie de sauter sur les marches jusqu'au petit palier où

l'escalier changeait de direction avant d'atteindre l'étage. Le couloir était parsemé de meubles divers entassés çà et là. Au bout il y avait une porte ouverte, et une autre sur la gauche. Elle entendit des voix.

Bon, on s'en fiche qu'ils soient sympas ou non. Ce sont sûrement des abrutis, mais ça m'est égal. Je n'ai besoin de personne. Pourvu que j'apprenne à jeter des sorts aux gens...

L'affolement de la dernière minute la laissa tellement déboussolée qu'elle franchit la porte au pas de charge.

Et s'arrêta net. Il y avait là une fille agenouillée sur un lit sans draps ni couvertures. Une brune ravissante et gracieuse aux pommettes saillantes, à l'expression sereine. Toute agressivité oubliée, Kaitlyn ne demandait soudain plus qu'à faire connaissance avec cette adorable personne qui semblait souffler autour d'elle une brise paisible. Et qui lui sourit.

– Tu es Kaitlyn.

– Et toi... Anna ?

– Anna Eva Whiteraven.

– Mademoiselle Anna Eva « Blanc Corbeau » ? traduisit Kaitlyn. Quel joli nom !

Ce n'était pas le genre de chose qu'on disait au lycée en faisant la connaissance des autres élèves, mais justement, Kaitlyn n'était plus au lycée. L'expression d'Anna se détendit sur un nouveau sourire.

– Tu as des yeux extraordinaires, observa-t-elle.

– C'est vrai ? lança une voix empressée. Hé, tourne-toi !

Kait était déjà en train de s'orienter vers le fond de la pièce qui s'ouvrait sur une baie en alcôve, d'où sortait un garçon. Il n'avait pas l'air menaçant avec ses cheveux noirs coupés court et ses yeux bruns en amande. Il tenait un appareil photo à la main.

– Souris !

Un flash éblouit Kaitlyn.

– Aïe !

– Pardon ; je voulais juste conserver un souvenir de cet instant.

Il lâcha l'appareil, qui se balança à la courroie autour de son cou, lui tendit la main :

– Tu as de sacrés yeux. Assez spéciaux. Je suis Lewis Chao.

Il avait un visage sympathique, une allure ni lourde ni vulgaire, la paume non pas humide mais ferme, le regard droit, dénué de toute avidité.

– Lewis n'a pas arrêté de prendre des photos depuis qu'on est arrivés, expliqua Anna.

Chassant les images qui occupaient son cerveau, Kaitlyn dévisagea curieusement Lewis.

– C'est vrai ? D'où viens-tu ?

Certainement d'encore plus loin que l'Ohio, songea-t-elle.

Il eut un sourire béat :

– De San Francisco.

Kaitlyn éclata de rire, bientôt imitée par ses deux compagnons. Pas d'un rire gras ni méchant, mais joyeux, complice. Alors elle sut.

Je vais être heureuse ici. C'était presque trop beau pour être vrai. Elle allait être heureuse. Toute une année. Elle se voyait déjà assise devant la cheminée du salon qu'elle avait aperçue en montant, à lire ou à étudier pendant que les autres travailleraient à leurs propres projets, tous habités par un chaleureux sens de la camaraderie, tous différents l'un de l'autre, sans y voir d'inconvénients.

Pas besoin de carapace avec eux.

Ils engagèrent une conversation animée, déjà habités par l'amitié qui s'installait entre eux. Il leur semblait tout naturel de s'asseoir sur le lit, à côté d'Anna.

– Je viens de l'Ohio... commença Kait.

– Moi, de l'État de Washington, dit Anna.

– Tu es d'origine indienne, non ?

– Oui, de la tribu Suquamish.

– Elle parle aux animaux, indiqua Lewis.

– Non, corrigea Anna d'une voix douce. Je peux leur suggérer de faire certaines choses, parfois. C'est une sorte de projection de la pensée, d'après Joyce.

Une projection de la pensée avec les animaux ? Quelques semaines auparavant, Kait aurait trouvé ça complètement absurde... mais son propre « don » n'était-il pas absurde ? Si l'un était possible, pourquoi pas l'autre ?

– Moi, c'est la psychokinésie, dit Lewis. L'esprit qui domine la matière.

– Genre... plier les cuillères ?

– Non, ça, c'est de la frime. La vraie psychokinésie ne s'exerce que sur les petites choses, comme dévier l'aiguille d'une boussole. Et toi ?

Malgré elle, Kaitlyn sentit son cœur s'emballer. Jamais de sa vie elle n'avait dit cela à haute voix.

– Je... dans un sens, je vois l'avenir. Enfin, pas vraiment, ce sont mes dessins ; après les avoir tracés, je constate qu'ils représentent un événement qui finit par se produire.

Anna et Lewis parurent d'abord perplexes.

– Cool, finit par déclarer le garçon.

– Alors, tu es une artiste ? demanda Anna.

Son soulagement était tel que Kaitlyn eut du mal à ravalier sa joie. Elle s'efforça de rester calme :

– Si on veut. J'aime bien dessiner.

J'aimerais dessiner en ce moment. Si elle avait ses pastels, elle tracerait la silhouette d'Anna à la terre de Sienne et au noir mat, et elle utiliserait du bleu-noir pour les cheveux si brillants, avec de l'ocre claire pour la peau.

– Alors, ces chambres ? s'enquit-elle à haute voix. Qui va où ?

– C'était ce qu'on essayait de déterminer, dit Anna. L'ennui, c'est qu'on doit être cinq et qu'il n'y en a que quatre. Celle-ci, une autre encore plus grande à côté, et deux plus petites à l'arrière de la maison.

– Et il n'y a que les grandes qui sont câblées, ajouta Lewis d'un ton tragique. J'ai eu beau insister, insister, dire que j'ai besoin de MTV, elle n'a rien compris. Et il me faut d'autres prises pour mon ordi et ma chaîne.

– Ce ne serait pas juste qu'on prenne les meilleures chambres et qu'on laisse les autres à ceux qui n'ont pas le choix, dit Anna gentiment mais fermement.

– Mais si je n'ai pas MTV, je meurs !

– Moi, je m'en fiche du câble, dit Kaitlyn. En revanche, je préférerais une chambre orientée au nord... j'aime dessiner le matin.

– Tu n'as pas entendu le pire... geignit Lewis. Toutes les chambres ont un équipement différent. Celle d'à-côté est immense, avec un lit énorme, un balcon et un Jacuzzi. Celle-ci a l'alcôve et une salle de bains particulière, mais presque pas de placards. Les deux du fond sont bien équipées en placards, mais elles ont la même salle de bains.

– Dans ce cas, répliqua Kaitlyn, la grande chambre devrait aller à qui veut bien la partager avec quelqu'un d'autre... parce qu'il va bien falloir mettre deux personnes ensemble.

– Super ! lança Lewis. Je vais avec toi dans celle que tu veux.

– Non, non, non... attends, que j'aïlle vérifier la lumière dans les deux petites.

Là-dessus, elle sauta sur ses pieds.

– Vérifie plutôt le Jacuzzi, cria Lewis.

Déjà dans le couloir, elle tourna la tête en éclatant de rire... et heurta une personne qui débouchait de l'escalier.

La collision ne fut pas violente, mais Kaitlyn recula d'un bond et heurta de la jambe un obstacle qui la blessa derrière le genou, la laissant un instant sans voix. Ser-rant les dents, elle considéra l'objet qui l'avait agressée. Une table de nuit au tiroir ouvert. Que fichaient ces meubles dans le couloir ?

– Toutes mes excuses, lança une voix à l'accent chantant du Sud. Ça va ?

Elle regarda le garçon blond et bronzé dans lequel elle venait de rentrer. Un garçon, évidemment ! Un grand type, rien du petit modèle rassurant à la Lewis Chao. Celui-là, c'était plutôt le genre qui déplaçait tout sur son passage et emplissait le couloir de sa présence. Si Anna était une brise fraîche, lui, c'était une explosion solaire.

Comme elle ne pouvait décidément pas faire semblant de l'ignorer, elle le fusilla du regard... et en récolta un autre en retour, nettement plus doux. Il posait sur elle deux iris d'ambre... dorés, à peine plus foncés que ses cheveux.

– Tu es blessée ! s'écria-t-il comme s'il prenait sa colère pour de la souffrance. Montre.

Et là, il fit une chose qui la médusa : il tomba à genoux.

Il va s'excuser, songea-t-elle abasourdie. Ils sont tous dingues en Californie !

Mais non, il ne la regarda même pas, il lui effleurait la jambe.

– C'est celle-là ? demanda-t-il.

Elle restait là, bouche bée, plaquée contre le mur... impossible de lui échapper.

– Là ? insista-t-il. Je suis dessus ?

Brusquement, il lui souleva la robe ; elle en fut trop estomaquée pour savoir comment réagir à cet inconnu qui lui passait une main sous la robe en public. D'autant qu'il ne s'y prenait pas comme un type émoustillé, mais plutôt... plutôt... comme un médecin en train d'examiner un patient.

– Ça ne saigne pas, constata-t-il, c'est juste un choc.

Il ne la regardait pas, pas plus que sa jambe d'ailleurs, il avait les yeux posés quelque part dans le couloir ; ses doigts couraient légèrement sur la partie tuméfiée, comme pour faire un diagnostic. Ils étaient secs mais chauds... extraordinairement chauds.

– En revanche, tu risques d'avoir un beau bleu si tu ne le soignes pas. Tu veux te tenir tranquille, que je m'en occupe ?

Cette fois, les paroles jaillirent toutes seules :

– Me tenir tranquille ? Pourquoi... ?

– Ne bouge pas. S'il te plaît.

Elle en resta stupéfaite.

– Là, dit-il comme s'il se parlait à lui-même. Je crois que je vais pouvoir faire quelque chose.

Elle se tenait tranquille parce qu'elle était paralysée. Elle sentait les doigts derrière son genou, à la base de la cuisse, un endroit beaucoup trop délicat et intime.

Jamais personne ne l'avait touchée là, pas même un médecin.

Et puis le contact se transforma en une sensation brûlante, un fourmillement. Comme un feu qui la dévorait lentement. Cela faisait presque mal, mais pas tout à fait...

– Qu'est-ce que... tu fabriques ? bégaya-t-elle. Arrête ce... ça...

Il répondit d'une voix douce et mesurée :

– Je canalise ton énergie. J'essaie.

– J'ai dit arrête... oh !

– Aide-moi, s'il te plaît. Ne résiste pas.

Elle ne voyait que le sommet de son crâne, ses cheveux blond doré un peu rebelles qui formaient des boucles dans tous les sens.

Une étrange sensation la parcourut, partant de son genou pour lui envahir tout le corps, tous les vaisseaux, une sensation de rafraîchissement... de renouveau ; comme si elle avalait un grand verre d'eau pure et froide alors qu'elle mourait de soif ; comme si elle traversait une cascade par une chaleur torride. D'un seul coup, elle eut l'impression que, jusque-là, elle était restée à moitié endormie.

Le garçon effectuait maintenant des gestes étranges. Il avait l'air d'écarter des peluches de son genou, en l'effleurant, en secouant la main, en l'effleurant, en secouant la main.

Soudain, Kaitlyn se rendit compte que la douleur avait complètement disparu.

– Ça y est ! dit-il tout content. Il ne me reste plus qu'à tout conclure...

Il lui ferma une main sur le genou.

– Là. Maintenant, ça ne devrait pas faire de bleu.

Il se releva d'un seul coup en se frottant les paumes, la respiration courte comme s'il venait de courir.

Kaitlyn le dévisageait. Elle-même se voyait prête à courir un cent mètres. Jamais elle ne s'était sentie aussi rafraîchie, aussi vivante... en même temps, elle eut envie de s'asseoir.

Quand il baissa les yeux dans sa direction, elle s'attendit... elle ne savait trop à quoi, sauf à ce sourire presque distrait, alors que le garçon s'éloignait déjà.

– Désolé, lança-t-il. Je vais redescendre aider Joyce avec les bagages... avant de bousculer encore quelqu'un.

Là-dessus, il fila vers l'escalier.

– Attends... qui es-tu ? Et...

– Rob.

Il sourit par-dessus son épaule.

– Rob Kessler.

Il atteignit le palier, tourna et disparut.

– Et comment tu as fait ça ? demanda Kait dans le vide.

Rob. Rob Kessler.

– Hé, Kaitlyn !

C'était la voix de Lewis, toujours dans la chambre.

– Tu es là ? Hé, Kaitlyn, viens vite !